

LE SEPTIESME LIVRE

DE LA SECONDE PARTIE D'ASTRÉE.

Mais il est temps de revenir à Celadon que nous avons si longuement laissé dans sa caverne, sans autre compagnie que celle de ses pensées qui n'avoient autre sujet que son bonheur passé et son ennuy present.

Quinze ou seize jours s'escoulerent de cette sorte avec si peu de soucy de la vie, que la tristesse le nourrissoit plus qu'autre chose qu'il se souclast de manger. Tout son plaisir estoit es ses imaginations, avec lesquelles il passoit les jours et les nuicts, qui luy estoient, mesme chose, puis qu'esloigné des yeux d'Astrée, les uns et les autres ne luy sembloient que des tenebres. Il n'avoit jamais eu accident en sa vie qui ne lui revint lors en la momoire, et par malheur il s'arrestoit tousjours d'avantage en ceux qui luy avoient esté plus ennuyeux, comme plus convenables à l'estat où il se retrouvoit. Que si de fortune il s'amusoit quelque temps aux autres, il se reprenoit incontinent de ce qu'il tournoit en une saison si triste les yeux de son ame sur quelque subject de contentement. Passant son aage en ces tristes exercice, et perant de si mauvaises nourritures son visage se changea de sorte qu'il n'esoit pas connoissable. Et ne faut point douter qu'il estoit impossible qu'il vesquist long temps, si le Ciel qui, peut-estre, le reservoit à quelque fortune meilleure, ne luy eust envoyé du soulagement.

Le jour mesme qu'il estoit schappé des mains de Galathée par l'aide d'Adamas de Silvie et de Laonice, Galathée fut contrainte de suivre sa mere Amasis à Marcilly, à cause de quelques resjouyssances et feux de joye qui se devoient faire pour les succez qu'avoient eu les desseins de Clidamann en l'armée des Francs. Mais quand elle y fut arrivée, et qu'elle sceut que Celadon estoit eschappé, elle entra en une si grande colere contre Leonide qu'elle luy deffendit sa presence. Cette belle, nymphe estant lasse du tracas de la Cour, se retira chez son oncle Adamas, qui avoit mesme soin d'elle, que si. elle eust esté sa fille, tant pour luy estre si proche, que pour la recommandation que Belizar son frere luy en avoit faite à sa mort. Et quoy qu'elle vist tous ses services passez estre perdus, et qu'elle n'en devoit rien esperer, si estoit-elle bien aise d'avoir recouvré la liberté à ce prix, mais plus encores pour l'esperance qu'elle avoit de voir Celadon, pensant qu'il fust aupres d'Astrée, ne se pouvant figurer que l'aymant avec tant de violence, le rude commandement qu'elle luy avoit fait le peust empescher d'y retourner. Et quoy qu'elle sceust bien que ceste affection luy ostoit toute esperance d'estre aymée du berger, si se representoit-elle que ce luy seroit une douce vie de passer les jours aupres de luy.

Cela fut cause que trouvant Paris fort disposé à semblable visite, demi jours apres qu'elle fut arrivée chez son oncle, ils allerent ensemble dans le hameau de ces bergeres ; mais elle fut bien estonnée quand, demandant des nouvelles de Celadon, elle entendit qu'il n'y estoit point venu et que tant s'en faloit, on l'y croyoit mort. Elle ne laissa toutesfois, pour le contentement de Paris, qui estoit. amoureux de Diane, d'effectuer le dessein qu'elle avoit fait pour le sien propre, à sçavoir de visiter fort souvent ceste bonne compagnie, outre que veritablement il y avoit du plaisir pour elle en une si douce conversation. Vivant donc de ceste sorte, elle se rendit si familiere parmy ces bergeres, qu'elles l'aymoient infiniment, et par son commandement vivoient avec elle comme si elle eust esté bergere, à quoy elle se plaisoit de sorte que, soudain qu'elle pouvoit prendre quelque loisir, elle s'y en alloit, quelquefois en

compagnie de Paris, et bien souvent seule, n'y ayant guiere plus d'une demie lieue de la maison où elle demuroit jusques aux hameaux de ces bergeres ; et le chemin encores estoit tant agreable à cause de la douce riviere de Lignon, et des bocgages qui s'y rencontroient, qu'il estoit impossible de s'y ennuyer.

Il advint donc qu'estant resolue un jour de s'y en aller toute seule, elle alla passer sur le pont de la Bouteresse, et descendant le long des rives de Lignon, encores qu'il n'y eust point de sentier si pres de la rive, elle ne laissoit de s'y faire chemin pour le plaisir qu'elle prenoit de voir le poisson qui, dans la claire eau de la riviere, s'en alloit. à petites troupes, se jouant ensemble le long du bord.

Et poursuivant ainsi son voyage, se trouva sans y penser près de la fontaine, où Celadon souloit cueillir le cresson dont il se nourrissoit. Et de fortune le berger s'estant couché sur le bord, s'y estoit endormy un peu auparavant. D'aussi loing que la nymphe l'aperceut, elle le prit pour Lycidas, par ce que ces deux : freres estoyent presque d'une, mesme taille, et avoient accoustumé d'aller vestus .l'un comme l'autre ; et quoy que Celadon fust un peu plus grand, et eust le visage beaucoup plus grand et plus agreable, si est-ce que, s'approchant de luy, elle y fut deceue, tant pource qu'elle creut asseurement que Celadon n'estoit pas en ceste contrée, que pour le changement de son visage, ou pour l'opinion qu'elle avoit que Lycidas plein de jalousie, comme elle sçavoit bien qu'il estoit, se retiroit ainsi seul par ces lieux esgarez.

Tant y a qu'elle s'assit aupres de Celadon, pensant qu'il fust Lycidas ; mais voyant qu'il ne s'esveilloit point, elle resolut de continuer son voyage, et le laisser en repos. Il estoit couché sur le costé, et le petit sac où il souloit tenir ses lettres paroissoit un peu hors de sa poche, d'autant que sa juppe s'estoit retroussée. Elle y porta curieusement la main, et le tirant doucement sans qu'il s'esveillast, fit dessein de voir ce que c'estoit, et le luy faire chercher quelque temps avant que de le luy rendre, si c'estoit chose qui en meritast la peine.

Elle part donc avec ce larrecin, et laisse ce berger endormy, qu'incontinent apres se resveilla. Et parce que le soleil, commençoit de passer sa chaleur plus ardente et qu'il ne s'estoit mis aupres de ceste fontaine que pour jouyr du frais que son onde, et l'ombrage des arbres voisins y conservaient, il partit de ce lieu et se mit dans le plus sauvage du bois. Mais d'autant que tout son entretien estoit de la memoire de sa bergere, il ouvre la petite boite qu'il portoit .au col, où estoit le pourtrait d'Astrée, et apres l'avoir contemplé quelque temps, il leut les paroles qu'il avoit autrefois escrites sur l'autre costé, qui estoient telles,

Privé de mon vray bien, ce bien faux me soulage

Helas ! disoit-il, ô miserable : Celadon ! que c'est bien maintenant que tu peux dire que, privé de ton vray bien, ce bien faux te soulage, puis que tu n'as plus que des biens imaginaires, les autres t'ayans esté ravis par la personne mesme de qui tu les tenois. Et puis considerant le pourtraict, et parlant à luy, comme si c'eust esté Astrée mesme : Est-il possible, disoit-il, ô ma belle bergere, que je vous aye despleu ? Mais est-il possible que, vous ayant despleu, je rive encore ? Que je vous aye despleu, il est impossible selon ma volonté ; mais que je vive apres cette faute, il est impossible selon mon affection.

Et demeurant sur ceste consideration quelque temps muet, il reprit ainsi la parole ; Si elle veut que je vive, pourquoy me bannit-elle du lieu où seulement je : puis vivre ? Et si elle veut que je meure, pourquoy ne me l'a-t'elle commandé absolument ? Mais quel plus expres commemdement faut-il que nous attendions que celuy qu'elle m'a fait de ne me presenter jamais devant elle ? Puis qu'elle sçait bien que sa veue est ma vie, me deffendant ceste veue, ne me commande-t'elle pas de mourir ?

Et lors se reprenant : Cela sans doute, disoit-il, suffiroit pour me faire chercher le trespas, si je ne sçavois que ce qui est raisonnable au jugement des autres, est sans force de raison en elle.

Il semble à chacun que c'est chose juste d'aymer celuy dont il est aymé, et que l'amitié ne se paye que d'amitié ; et au contraire, elle juge raisonnable de hayr ceux qui l'adorent. Pourquoy donc ne dois-je croire que ce commandement de vivre esloigné d'elle est plustost pour me faire souffrir davantage en vivant, que pour me faire abreger mes. peines par une mort avancée ? Mais ce n'est pas encor ce qu'elle veut de moy, puis qu'elle sçait bien que je ne puis vivre ainsi. A-t'elle jamais demandé de moy que des preuves impossibles ? Tesmoins, disoit-il peu apres, les commandemens que, de bouche et par lettres, elle m'a faits si souvent, de feindre d'aymer quelque autre, et rendre ceste feinte accompagnée de ces véritables démonstrations qui sont ordinairement avec les plus parfaites amitez. Et lors, resserrant ce cher pourtraict pour lire les lettres où ce commandement luy estoit fait : Or sus disoit-il, vivons donc pour sa gloire, puis que nous ne le pouvons faire pour nostre contentement.

Et à ce mot, ayant remis sa petite boitte dans son sein, il voulut prendre : les lettres qu'il portoit en sa poche, serrées dans un petit sac ; mais l'y ayant quelque temps cherché en vain, il s'assit en terre, et espancha sur l'herbe tout ce qu'il avoit en l'une et en l'autre, et voyant qu'en effect ce qu'il cherchoit n'y estoit point, il ramasse dans un pan de son saye tout ce qui estoit en terre, n'ayant pas le loisir de le remettre en ses poches, et s'encourt en sa caverne, pensant l'y avoir oublié. Mais apres beaucoup de peine, il ne le peust trouver, car c'estoit ce que Leonide avoit desrobé. Il n'y eut feuille en sa caverne, ny de sa caverne à la fontaine, ny de la fontaine aux lieux où il avoit esté ce jour là, qu'il ne tournast et retournast, de sa main, voire de petits festus qu'il n'y avoit pas apparence qui le puissent couvrir, tant estoit grand le desplaisir de ceste perte et le desir de la recouvrer. Car outre qu'il tenoit ces lettres cheres, comme escrites de la main de sa bergere, encore les aymoît-il comme les tesmoins et de son bon-heur et de sa fidelité, et comme le plus doux entretien qu'il peust avoir en la miserable vie qu'il menoit. En fin voyant qu'il se travailloit en vain, et qu'il n'y avoit plus d'esperance de trouver ces cheres lettres : Helas ! dit-il, croisant les bras l'un dans l'autre, et regardant pitoyablement le ciel, comme luy demandant justice, hélas ! quel injuste demon m'a ravy le peu de contentement qui me restoit ? Demon, pour certain faut-il bien qu'il soit, puis que nulle personne n'a esté icy, et quand elle y eust esté, elle n'eust peu avoir le courage de commettre une si grande cruauté !

Puis despliant les bras, joignant les mains, et entrelassant les doigts ensemble, laissoit aller ses bras nonchalamment sur ses cuisses : Tu estois encor trop heureux, disoit-il, ô Celadon ! en cette miserable vie, ayant ces heureux temoignages de ta felicité passée ; il ne faloit pas que, la volonté d'Astrée estant de te combler de toute sorte d'infortune., ces cheres et douces memoires contrevinssent à ce qu'elle avoit resolu. Console-toy donc en ta perte, et remercie le Ciel qui se rend si conforme à la volonté de ta bergere, qu'elle-mesme ne le sçauroit desirer d'avantage, et fay paroistre qu'il n'y a rigueur d'elle, ny force du Ciel qui t'en lasse, ny qui t'en separe jamais. Aussi ne faloit-il pas que pour te rendre affligé de toute espece de malheur, tu perdisses toute espece de consolation.

Cependant Leonide, bien ayse de son larcin, s'estant à grand pas esloignée de ce berger, toute curieuse alloit ouvrant les nœuds du petit sac, et voyant qu'il n'y avoit que des lettres, elle creut que c'estoient de celles de Phillis. Desirant donc outre mesure de voir les secrets de cette bergere, elle s'assit sous un arbre, et les desployant toutes en son giron, la premiere qu'elle rencontra fut telle.

LETTRE D'ASTRÉE A CELADON .

Que vous m'aymiez, je le croy, et vous le pouvez cognoistre en ce que j'ay agreable que vous m'en asseuriez. Que si vous aviez autant de cognoissance que de ressentiment d'amour, par la

permission que je vous donne de me dire que vous m'aymez, vous jugeriez que je vous ayme, et par là vous seriez assuré que vous avez de moy ce qu'il semble que vous souhaitez seulement pour estre bien-heureux. Si apres ceste declaration vous n'estes content, je diray que vous n'aymez point Astrée, puis que l'amitié ne doit rien desirer que l'amitié.

Quand Leonide, lisant ceste lettre, rencontra le nom d'Astrée, elle s'arresta tout court, et approchant le papier de ses yeux, releut deux ou trois fois ce mot. En fin se ressouvenant de la jalousie qui avoit esté entre Celadon, Lycidas, Astrée et Phillis, elle creut que peut-estre n'estoit-elle pas mal. fondée et qu'en effect Astrée pouvoit bien avoir aymé Lycidas ; et pour ce, la repliant, la mit en son sein, et en prit une autre qu'elle trouva telle.

LETTRE D'ASTRÉE A CELADON

N'advouerez-vous pas à ce coup, mon fils, que je vous ayme plus que vous ne m'aymez, puis que je vous envoie mon pourtraict, n'ayant jamais peu obtenir le vostre par toutes mes prieres ? Mais Amour est juste en cela, puis qu'il sçait bien qu'il faut tousjours secourir premierement ceux qui en ont plus de necessité. La foiblesse de vostre amitié avoit plus de besoin de ce souvenir que non pas la mienne. Recevez-le donc, pour tesmoignage de vostre deffaut. Qu'en croyez-vous, Celadon ? Penseriez-vous estre aymé de moy si je doutais de vostre affection ? Je me moque, berger, car si j'avois cette opinion de vous, je ne voudrois pas que vous eussiez ceste creance de moy. Et pour ce, ne doutez point, tant, que je vous feray paroistre d'avoir memoire de vous, que ce ne soit un gage tres-assuré de l'estat que je fay d'estre veritablement aymée de mon fils.

Seroit-ce point, disoit Leonide toute estonnée, que Lycidas ayant trouvé apres la perte de son frere ces lettres entre ses meubles plus chers, les eust gardées pour l'amitié qu'il luy portoit ou de peur que ses secrets d'amour n'eussent esté veus par quelque autre ? Mais si cela estoit, il ne les porteroit pas sur luy, de crainte de les perdre. Que seroit-ce donc, et comment les auroit-il eues ?

Et lors jettant la main sur la premiere qui se presenta, elle la trouva telle.

LETTRE D'ASTRÉE A CELADON

Il vous sied bien, mon fils, d'avoir moins de courage que moy ! Vous dites que c'est un signe que j'ayme moins que vous, mais voyez comme je l'entends au contraire. Ce qui me fait supporter toutes les peines qui se présentent pour vous, c'est sans plus l'amitié que je vous porte. Doncques ceste affection qui me fait surmonter les plus grandes peines doit estre la plus grande, et ainsi ce courage que vous blasmez en moy est une- vraye marque de mon affection. Ne vous laissez donc plus emporter à l'ennuy que vous donnent nos communs ennemys (c'est ainsi, Celadon, que je les nomme et non pas nos peres) si vous voulez que je croye vostre amitié esgale à celle qui me fait non seulement surmonter, mais mespriser pour vous toutes sortes de peines et d'incommoditez.

Leonide leut ceste lettre, sans sçavoir presque ce qu'elle lisoit, parce que se representant le berger à qui elle avoit pris ce petit sac, et se ressouvenant d'en avoir ouy dire quelque chose à Galathée, lors que Celadon fut trouvé sur le bord de Lignon, elle entra en quelque opinion que ce fust luy, et non pas Lycidas. Et lors, considerant de plus, prés ces papiers, elle s'en assura d'avantage quand elle vid quelques uns qui monstroient d'avoir esté mouillez ; mais beaucoup plus encores, lors que regardant le sac, elle trouva que le cuir s'estoit retiré et ridé en certains lieux, car elle reconnut par là que veritablement c'estoit cestuy-cy dont Galathée luy avoit parlé. O dieux, dit-elle, frappant des mains ensemble, il n'en faut point douter. : c'est Celadon. Mais où avois-je les yeux que je ne l'ay pas connu quand je l'ay veu ?

Et lors ramassant en diligence tous ces papiers, elle les resserre et s'en retourne bien plus viste à la fontaine où elle l'avoit laissé, qu'elle n'en estoit pas venue. Mais elle fut bien faschée de ne l'y trouver plus. Ah ! fontaine, disoit-elle, et vous séjour solitaire, rendez-moy ce que je vous ay laissé ! Rendez-le moy, ce berger, duquel ne voulant interrompre le repos, j'ay perdu entierement le mien !

En proferant ces parolles, elle alloit tournant la veue tout à l'entour, pour voir si elle en pouvoit apprendre quelque nouvelle. Mais elle n'avoit garde, car il s'estoit desja retiré tout triste en sa caverne : apres avoir cherché en vain ce qu'elle luy avoit desrobé, En fin Amour, qui est prudent, luy fit prendre garde que l'herbe depuis la fontaine jusques assez loin de là estoit foulée comme un sentier nouveau, et qui n'est pas bien encor batu. Elle jugea, et certes fort à propos, que ce sentier la conduiroit où s'estoit retiré ce berger. Et de faicit c'estoit la verité que Celadon ayant accoustumé de passer par là, lors que de sa caverne il s'en venoit en ce lieu, en avoit fait si souvent le chemin, que l'herbe en estoit foulée comme d'un nouveau sentier. Le prenant donc pour son guide, elle ne l'eust point suivy cinq ou six cens pas, qu'elle se trouva, proche du rocher où Celadon faisait sa retraite ; toutesfois, d'autant que les arbres et buissons qui luy estoient à l'entour le couvroient tout, elle eut presque peur de s'en approcher, craignant que ce ne fust le repaire de quelque loup ou sanglier, ou pour le moins de quantité de serpents. Et comme elle estoit en suspens, il luy sembla d'ouyr soupirer ; ce qui luy fit connoistre qu'il y avoit quelqu'un. Mais jugeant aussi que les couleuvres et serpens sifflent quelquesfois presque de la sorte, elle ne s'en approchoit qu'avec apprehension, et si doucement que Celadon qui estoit dedans ne s'en aperceut point. Mais encor qu'à sa venue elle eust fait plus de bruict, le berger ne s'en fust pas pris garde, tant il estoit attentif à ce qu'il pensoit.

Et lors que, suivant le sentier qui la conduisoit, elle eust fait le tour du buisson, et qu'elle fust venue près de l'entrée par le costé de la riviere, elle l'ouyt soupirer beaucoup plus haut, et quelquefois parler ; mais elle n'en pouvoit entendre les paroles, encor que le murmure de la voix vint jusques à ses oreilles. Cela fut cause qu'avec plus d'assurance, elle vint doucement jusques à l'entrée, et se joignant contre le rocher, et puis mettant peu à peu la teste dedans, elle l'ouyt parler de cette sorte : Commençons desormais à bien esperer ô mon cœur, puis que tout ainsi que la mesche de la lampe acheve de brusler, lors que le feu a consumé toute l'huyle, de mesme nous devons croire que nostre mal'heur finira, ayant desormais consumé peu à peu tous les biens et contentemens qui nous restoient. Heureuse perte, que je te cheris, si par ton moyen je puis sortir de la miserable vie que je treine ! Ah ! que je beniray le jour que vous m'avez esté ravis, ô mes chers papiers, si vostre regret me peut faire mourir, puis que je ne dois esperer que mes ennuis cessent qu'avec ma vie.

Leonide qui l'escoutoit, fut touchée de tant de compassion, reconnoissant que veritablement c'estoit Celadon, et fut surprise d'une si soudaine joye, qu'encores qu'elle eust resolu de le laisser plaindre et l'escouter plus long temps, si fut-elle contrainte de s'en aller à luy, les bras ouverts, en luy criant : Ah ! Celadon, c'est trop se plaindre, c'est assez avoir eu de tristesse et de desplaisir ; il est temps de changer de vie et de passer plus doucement vos jours.

Si Celadon fut surpris oyant ceste voix tout à coup, et la voyant venir à luy, on le peut assez juger, puis que depuis le temps qu'il estoit venu en ce lieu, il n'y avoit veu personne, et qu'ayant l'esprit entierement en ses pensées, elle fut aupres de luy avant qu'il eust seullement ouy ce qu'elle disoit. Il se releva en sursaut ; mais la surprise fut telle qu'il fut contraint de se rasseoir, tant la vie qu'il avoit menée, et la mauvaise nourriture qu'il prenoit ordinairement l'avoient affoibly.

Lors la nymphe, pour luy donner loisir de revenir à luy-mesme, s'assit sur son lict, et luy

prenant la main : Et bien ! Celadon, luy dit-elle en fin, estoit-ce pour faire cette vie que vous desiriez avec tant d'impatience de sortir d'entre les mains de Galathée ? Est-il possible que nostre compagnie vous fust tant desagreceable que vous la voulussiez fuyr pour celle des rochers et des bois ?

Le berger alors ayant repris ses esprits, luy respondit froidement : Vous voyez, belle Leonide, à quoy m'a reduit Amour, et jusqu'où peut parvenir la puissance que vous avez sur ceux qui vous ayment. - Comment, dit-elle, est-il possible que .l'amour d'autruy vous ayt fait mespriser de ceste sorte vostre propre conservation ? - Mais est-il possible, respondit le berger, que vous qui vous, vantez de sçavoir aimer, ayez doute que mon affection ne me puisse encore porter à de plus grandes extremitez ? - Pour le moins, repliqua la nymphe, si j'avois à mourir, j'en voudrois demander la raison à celuy qui me condamneroit. - Et quelle autre meilleure raison, adjousta Celadon, dois-je desirer d'en sçavoir, sinon que celle qui peut tout sur moy le veut ainsi ? Tellement que la raison de mon mal sera que mon bien luy desplait. - Miserable condition, dit la nymphe en le plaignant, que la. tienne, Celadon ! - Tant s'en faut, dit-il, voyez, sage nymphe, combien vous estes deceue. Je ne sçaurois desirer plus de bien que le mal que je souffre ; car en pourrois-je souhaitter un plus grand que de luy plaire ? Et si mon mal luy plait, me pourrois-je douloir ? Tant s'en faut, ne me dois-je point resjouir de ce qui luy est agreable ? Et alors s'escriant : O heureux Celadon, dit-il, et en une chose moins heureux, qu'Astrée ne sçait pas que tu es heureux !

Leonide luy oyant tenir ce langage, demouroit tant estonnée qu'elle le regardoit avec admiration. En fin, apres avoir esté quelque temps muette, elle dit : J'advoue, berger, que si c'est aymer que ce que vous faites, il n'y a que vous entre tous les hommes qui sçachiez aymer ; mais prenez garde que comme l'abus se mesle ordinairement parmy toutes les choses bonnes pour les corrompre et gaster, de : mesme la melancolie et l'opiniastreté ne prennent place parmy vostre amitié. -- J'ay fort peu de soucy, respondit le berger, de tous les accidents qui me peuvent arriver, pourveu que mon amour n'y soit offencée.- Mais, dit Leonide, aimez-vous bien Astrée ? -Vous me faites, respondit-il., une demande à laquelle vous pourriez bien respondre sans moy. -. Si vous l'aymez, continua la nymphe, vous devez donques aymer ce qui est à elle ; et si cela est, pourquoy ne vous aimez-vous, puis que vous estes tellement sien, que vous cessez d'estre vous-mesme ? - Puis que j'ayme Astrée, repliqua le berger, je dois hayr tout ce qu'elle hait. Astrée veut mal au miserable Celadon : pourquoy donc, belle nymphe, ne luy porteray-je toute la haine qui me sera, possible ? - Çhascun, dit-elle, est plus obligé à sa propre conservation qu'à la haine ou amitié d'autruy. - Ces loix, interrompit incontinent le berger, sont bonnes et recevables parmy les hommes, mais non pas parmy les amants. -Et quoy, dit la nymphe, laisse-t'on d'estre homme quand on devient amant ? - Si vous appelez estre homme, dit-il, que d'estre sujet à toutes sortes de peines et d'inquietudes, j'advoue que l'amant demeure homme ; mais si cest homme a une propre volonté, et juge toutes choses telles qu'elles sont, et non pas selon l'opinion d'autruy, je nie que l'amant soit homme, puis que dés l'heure qu'il commence de devenir tel, il se despouille tellement de toute volonté et de tout jugement, qu'il ne veut ny ne juge plus que comme veut et juge celle à qui son affection l'a donné. - O miserable estat que celuy de l'amant ! s'escria la nymphe. - Mais tant s'en faut, respondit incontinent le berger, miserable celuy qui n'ayme point, puis qu'il ne peut jouyr des biens les plus parfaits qui soient au monde. Et jugez, belle nymphe, quels doivent estre les contentemens d'amour, puis que les moindres surpassent les plus grands qu'on puisse avoir en toutes les choses humaines sans amour. Y a-t'il rien de si aisé à divertir que les biens qui sont en la pensée ? Et toutesfois, quand un amant se represente la beauté de celle qu'il ayme, mais encor cela est trop, quand il se remet seulement une de ses actions en

memoire, mais c'est trop encores, quand il se ressouvient du lieu où il l'a veue, voire quand il pense qu'elle se ressouviendra de l'avoir veu en quelque autre endroit, pensez-vous qu'il voulust changer son contentement à tous ceux de l'univers ? Tant s'en faut ; il est si jaloux et si soigneux d'entretenir seul cette pensée, que pour n'en faire part à personne, il se retire ordinairement en lieu solitaire et reclus de la veue des hommes, ne se soucie point de quitter tous les autres biens que les hommes ont accoustumé de cherir et rechercher avec tant de peine, pourveu qu'avec la perte de tous il achette le bien de ses cheres pensées. Or, Leonide, puis que les contentements de la pensée sont tels, quels jugerez-vous ceux de l'effect, quand il y peut arriver ? Comment, continuoit-il, jouyr de la veue de ce que l'on ayme ? l'ouyr parler ? luy baiser la main ? ouyr de sa bouche cette parolle : je vous ayme ? est-il possible que la foiblesse d'un cœur puisse supporter tant de contentement ? est-il possible que le pouvant, un esprit les conçoive sans ravissement ? et ravy, qu'il ne s'y fonde et se sente dissoudre de trop de plaisir et de felicité ? Je ne rapporte point icy les dernieres assurances que l'on peut recevoir d'estre aymé, ny les languissemens dans le sein de la personne, aymée, parce que, comme ces contentements ne se peuvent gouster sans transport et sans nous ravir entierement à nous-mesmes, aussi ne peuvent-ils estre representez par la parole que trop imparfaitement. Or dites maintenant, belle nymphe, que l'estat d'un amant est miserable, maintenant, dis-je, que vous sçavez quelles sont ses extremes felicitez ! - J'avoue, dit la nymphe, apres l'avoir escouté avec admiration, j'advoue que veritablement Celadon ayme, si c'est aymer que : d'estre hors de soy-mesme, et vivre seulement de pensées ; mais que pour cela je ne l'estime miserable de le voir reduit aux imaginations pour avoir quelque contentement, tant s'en faut que ces parolles me persuadent le contraire, qu'elles me fortifient d'avantage en cette opinion.

Mais, berger, laissons ce discours, puis qu'aussi bien il ne vous peut donner aucun alegement, et me dites quelle a esté vostre vie, depuis que je vous laissay. - Sage nymphe, respondit Celadon, celle que vous m'avez veu faire depuis que vous m'avez rencontré,-c'est celle-là mesme que j'ay continuée depuis le jour que vous dites. Car au partir d'aupres de vous, je me suis venu renfermer en ce lieu, attendant que l'amour ou la mort m'en sorte. - Et pourquoy, dit-elle, n'allastes-vous en vostre hameau, où vos amis et vos parens vous regrettent si fort ? - Astrée, dit-il, qui peut plus sur moy que mes parens ny mes amis, m'a deffendu de me faire jamais voir à elle, jusques à ce qu'elle me l'ait commandé. Et c'est pourquoy je vous ay dit que je me suis renfermé en ce lieu attendant que l'amour ou la mort m'en sorte ; parce que si ma bergere m'avoit absolument commandé de ne me faire jamais voir à elle, il n'y a point de doute que je fusse sorty de ceste vie, aussi tost que revenu à moy, je recognus que Lignon ne m'avoit pas voulu donner la mort. Mais ayant bonne memoire de ses paroles, et me ressouvenant que ce bannissement n'estoit pas pour tous joins, mais seulement autant qu'elle demeureroit à me commander de revenir, j'ay vescu de cette sorte, attendant que l'amour me rappellast, comme il semble qu'elle m'ait promis, ou à son deffaut, la mort qui ne me sera jamais moins ennuyeuse qu'en l'estat où je suis. - Mais, comment, pauvre abusé, repliqua la nymphe, pouvez-vous esperer qu'elle vous rappelle, si elle ne sçait : pas où vous estes ? - Amour, respondit-il, qui m'a conduit icy, n'a pas oublié le lieu où je suis, puis qu'ordinairement il m'y vient entretenir ; et puis que c'est par luy que je dois esperer qu'elle me rappelle, il ne faut point, que je doute que sans moy il ne luy fasse bien entendre en quel lieu il m'a confiné. - Si vos imaginations, repliqua la nymphe, pouvoient autant sur les autres que sur vous il y auroit quelque apparence en ce que vous dites ; mais croyez que les dieux n'aident guiere à ceux qui ne s'aident point eux-mesmes. Et ne pensez que je vous en parle sans raison., car je sçay fort bien que, si Astrée vous sçavoit en vie, elle vous desireroit aupres d'elle. - Et comment, dit

incontinent le : berger, le sçavez-vous, belle nymphe ? - Je l'ay appris, dit-elle, de la tristesse que je vois en son visage. - Elle se trouve peut-estre mal d'ailleurs, dit le berger, mais où l'avez-vous veue depuis que nous nous separames ? - J'ay bien, luy dit-elle, à vous entretenir sur ces discours, et serois bien aise de vous raconter ce qui. m'est advenu depuis que nous nous quitames, pourveu que je vous visse faire meilleure chere que vous ne faites pas. - Cela, dit Celadon, ne vous en doit pas empescher, et croyez que vostre veue m'apporte autant de contentement qu'autre que je puisse avoir sans celle d'Astrée, de laquelle estant privé, le discours que vous me voulez faire m'est sur tout agreable. Alors Leonide reprit la parole de ceste sorte :

HISTOIRE DE GALATHÉE

Vous desires : donc sçavoir, Celadon, de quelle façon j'ay vescu depuis quinze ou seize nuicts en çà. Je veux bien vous le raconter, à condition que si je vous ennuye par un trop long discours, nous le couperons où vous voudrez, et le reprendrons une autre fois, quand l'occasion s'en presentera.

Sçachez donc que revenant de vous conduire, j'entrois dans le palais d'Isoure au mesme temps qu'Amasis montoit dans son chariot pour retourner à Marcilly, emmenant avec elle Galathée, parce que desireuse de rendre grâces à Hesus du bon succez que son fils Clidaman avoit eu en la bataille qui. s'estoit donnée contre les Neustriens, elle voulut que Galathée y fust, afin de rendre ceste solemnité plus celebre. Et parce que le retardement de telles actions ressemble en quelque sorte à l'oubly, et l'oubly à l'ingratitude, elle partit si promptement qu'elle ne donna pas mesme le loisir à la nymphe de nous pouvoir dire ce qu'elle vouloit que nous fissions de vous. Et quoy qu'elle en fust en une peine extreme, si n'osoit-elle en faire semblant, de peur qu'Amasis ne s'en prist garde, qui la tenoit tousjours par la main, non pas pour aucun soupçon qu'elle eust, mais seulement pour la caresser davantage. Estant donques contrainte d'entrer ainsi avec elle dans ce chariot, tout ce qu'elle peut, ce fut de me dire alors que je luy aydois à monter : Vous, Silvie et Lucinde, viendrez dans le mien, et nous suivrez en diligence. Et moy baissant la teste, et leur faisant une grande reverence, je monstray d'avoir entendu ce qu'elle vouloit dire ; mais je n'avois garde de luy obeir, car vous ayiez pris un chemin bien different. Et quoy que je previsse assez son courroux, si ne pouvois-je me repentir de vous avoir rendu ce bon office, eslisant plustost la haine de la nymphe que de faillir à l'amitié que je vous porte. Toutesfois, feignant que ç'avoit esté pour obeir à mon oncle, le rencontrant avec Silvie qui me cherchoit, je leur racontay de quelle sorte vous estiez eschappé, sans que personne y eust pris garde : Mais, leur dis-je, je ne fus de ma vie plus surprise que quand en entrant j'ay rencontré Amasis et Galathée, qui montaient en leur chariot, car j'estois perdue si elles m'eussent apperceue hors de la porte ; encor ne sçay-je ce qui en sera lors que l'on sçaura ce qui est advenu. Mais, mon père, luy dis-je en sousrian, et vous ma compagne, vous m'ayderez tous deux à porter ceste charge. - Ma fille, me respondit Adamas, ne craignez jamais d'estre blasmée de faire ce que vous devez, ny de recevoir du desplaisir pour semblables occasions. Les dieux desquels dependent tous les evenemens, sont trop justes pour consentir à une chose tant inique ; et si quelquefois il y a des accidens qui semblent advenir au contraire, prenez garde, ma fille, qu'en fin le contentement s'en redouble, voire qu'il semble que ce ne soit que pour nous l'augmenter. Et parce qu'il est tres à propos que vous preniez peine de conserver les bonnes grâces de vostre maistresse, Silvie tesmoignera que vous n'avez rien fait qu'elle ne sçache bien, et afin de vous en descharger davantage, je veux bien que toutes deux vous la faciez entrer en soupçon de moy ; car je ne seray jamais marry qu'elle croye que je haysse ce qui est contraire à la vertu, et vous permettais de l'en asseurer tout à fait, si. ce n'estoit que pour la detromper des faulses imaginations que Climante luy a données, il est necessaire

que je ne luy sois point odieux entierement.

Avec semblables discours, mon oncle taschoit de nous donner courage, et nous faire continuer en ce louable dessein ; puis prit le chemin du costé de Laigneu, et nous celuy de Marcilly, non pas toutesfois sans consulter ensemble comme nous avions à respondre à Galathée, afin qu'il n'y eust point de contrariété entre nous, sçachant assez qu'il n'y a œil plus vif ny plus penetrant que celuy de la jalousie. Au contraire la nymphe alloit faisant dessein sur dessein pour, ce qui estoit de la possession de sa chere Lucinde, estimant mon esprit, et louant ma ruse de vous avoir fait vestir de ceste sorte, ayant esperance que cest habit luy donneroit plus de commodité de vous avoir sans soupçon continuellement aupres d'elle. Non pas, berger, qu'elle consentit jamais à chose qui contrevinst à son honnesteté, ainsi que j'ay tousjours recogneu par ses actions, mais desseignant de vous espouser, et ne l'osant declarer tant qu'Amasis vivra, elle pensoit de pouvoir jouyr longuement de vostre presence sous cet habit. Et quoy qu'elle ne peut douter de l'affection que vous portez à la belle Astrée, en se flattant elle se figuroit que la veue que vous auriez de ses grandeurs et magnificences l'emporteroit aisement par dessus ; l'amour d'une bergere, de sorte que s'en allant ainsi la plus contente du monde, il n'y avoit rien qui luy donnast alors de l'ennuy que la longueur du chemin.

Mais quand elle fut arrivée à Marcilly, et qu'elle ne vit point entre les autres nymphe sa tant aimée Lucinde, en quelle inquietude fut-elle ? et avec quelle promptitude fit-elle semblant d'avoir affaire en sa chambre, et de la chambre au cabinet ? Moy qui prevoyois bien cet orage, je la suivois, mais non pas franchement comme de coustume ; et faut que j'advoue que me sentant atteinte de quelque espece de trahison, je redoutoy sa .presence. Et toutesfois de peur qu'elle ne soupçonnast qu'il y eust de ma faute, aussi tost que je m'ouys apeller, je courus vers elle, et m'ayant commandé de pousser la porte sur moy : Et bien (me dit-elle), Leonide, qu'est devenu Celadon ? - Madame, luy dis-je, contrefaisant un visage plein d'estonnement et de desplaisir, je ne sçaurois vous le dire, car aussi tost que vous estes partie, Silvie et moy l'avons cherché par tout le palais, et n'avons laissé lieu que nous n'ayons inutilement visité ; et ne pouvons penser qu'autre qu'Adamas en puisse sçavoir des nouvelles. - Comment, dit Galathée, surprise de ceste responce si peu attendue, vous n'en sçavez donc autre chose ? Et voyant que je ne luy respondois point : Ne vous avois-je pas commandé, continua-t'elle, d'en avoir plus de soin ? Est-ce ainsi que vous faites ce que je vous ordonne ? Et là s'estant encor. arrestée pour quelque temps, et voyant que je ne luy disois mot : Allez, me dit-elle, .Leonide, à ceste heure mesme vers votre oncle, et si Celadon y est, ramenez-le icy ; autrement ne vous presentez plus devant moy, et vous assurez que je n'oublieray jamais ceste offence que je ne vous aye fait ressentir combien elle m'est cuisante. La voyant en si grande colere, et ne voulant luy repliquer de crainte de l'aigrir d'avantage, je luy fis la reverence, et sortis .froidement du cabinet pour n'en donner cognoissance à mes compagnes. Silvie qui estoit aux. escoutes, me suivit jusques hors de la chambre, et nous estant éloignées contre une fenestre, je luy racontay tous les discours de Galathée, et comme elle m'avoit commandé de me retirer. - Je sçavois bien, respondit Silvie, qu'il estoit impossible que cet affaire se finist ; sans la mettre en colere, mais j'eusse pensé toute autre chose plustost que ce que vous me dites. Est-il possible que ce desplaisir l'ait tant aveuglée qu'elle vous ait commandé de sortir de sa maison pour un soupçon si mal fondé ? Et qu'est-ce que chacun, jugera de vostre depart ? Et comment le couvrira-t'elle à Amasis mesme ?

Or bien, ma compagne, me dit-elle en fin, tout le mal est tombé dessus vous, encores qu'egalement j'aye contribué à la faute, si l'on doit : ainsi nommer ce que nous avons deu faire ; mais puis qu'il en est ainsi, j'auray soin de vous faire revenir le plustost qu'il me sera possible. Cependant si l'on me demande la cause de vostre absence, je diray qu'Adamas a supplié

Galathée de vous laisser, pour quelque temps chez luy, ayant intention de voir s'il pourrait faire naistre quelque amitié entre Paris son fils, et vous, et je ne le diray qu'en secret afin qu'il s'esvente moins.

A ce mot. nous nous baisames., et nous recommandant aux dieux, je vins trouver mon oncle à qui je racontay tout ce qui s'estoit passé.

Cependant. Galathée estant demeurée seule en son cabinet, et voyant tous ses desseins tant esloignez qu'elle n'esperoit plus d'en pouvoir r'approcher les occasions, fut tellement oppressée, de ce desplaisir, que s'abbouchant sur un petit lid. verd, elle demeura fort long temps sans respirer. Mais en fin y. estant contrainte, elle reprit l'haleine avec un grand *helas* ! et puis le redoublant par plusieurs fois, apres s'estre. relevée elle jetta les yeux par hasard sur un grand miroir, qui estoit vis à vis d'elle, et s'y considérant toute en larmes : *Helas* !

Galathée, disoit-elle, à quoy te sert cette beauté dont tu as esté tant estimée par ceux qui en estoient idolatres, puis, qu'elle n'a peu esmouvoir celuy à qui tu as tant désiré de plaire, et qu'elle n'est plus que la vile despouille d'un berger, voire si vile qu'il ne l'a pas seulement pour agreable ? Ne suis-je point la plus malheureuse du monde, puis que celuy que j'ayme et qui n'a rien en soy de plus recommandable que mon amitié la mesprise, et la fuit pour celle d'une vile et ingrate bergere ? *Helas* ! desseins, dont les commencemens m'estoient si doux, et agreables, combien m'en est le progresz amer et fascheux ? Et lors s'estant teue pour quelque temps, elle reprit ainsi en s'escriant : Mais est-il bien vray, *Celadon*, qu'en jfin tu ne m'aymes point ? Est-il possible que je n'aye peu te retirer de l'affection d'une bergere ? Peut-il estre qu'une beauté rustique ; une champestre, une sauvage, ait eu plus de pouvoir sur ton ame que la mienne ? Faloit-il que pour ma punition le Ciel te fist si aimable et si peu avisé ?

Elle eust continué d'avantage, n'eust esté que *Silvie* sçachant qu'*Amasis* la venoit voir, parce qu'on luy avoit dit qu'elle se trouvoit mal, fit du bruit à la porte et après l'avoir ouverte, l'advertit de la venue de sa mere. Elle incontinent se sechant les yeux le mieux qu'il luy fut possible, se coucha de son long sur le lict, et se mit un linge sur les yeux, feignant de dormir. Cela fut cause que *Silvie* ressortant, rencontra à sa porte *Amasis*, à qui elle raconta le mal de Galathée, luy disant qu'elle ne croyoit pas que ce fust autre chose qu'une migraine qui se passeroit aussi tost qu'elle auroit un peu reposé. Elle la creut aisément, d'autant que s'estant approchée de Galathée, elle luy vit le visage tout en feu. La nymphe à la venue de sa mere, fit semblant de s'esveiller,. et se levant en sursault, luy fit la reverence, et tenant une main sur les yeux, reconfirma ce que *Silvie* luy avoit dit. Elle luy conseilla de se mettre au lict pour se reposer pour ce soir, afin qu'elle peust mieux assister au feu de joye qui se devoit faire dans deux ou trois jours. Et apres avoir parlé à elle quelque temps, elle se retira pour luy en donner le loisir. T

Galathée qui estoit bien aise de cette excuse pour estre seule, fit sortir chacun de. sa chambre, et s'estant deshablée, se mit au lict, ne voulant autre aupres d'elle que *Silvie* à qui elle ordonna de demeurer en sa ruelle afin qu'elle la peust. entendre si elle l'appelloit. *Silvie* qui sçavoit bien quel estoit ce mal, preparait les remedes qu'elle prevoyoit estre necessaires, mais elle fut bien deceue, car la nymphe demeura jusques à la nuict sans parler, comme si elle eust attendu que *Silvie* commenças. En fin quand l'heure du repas fust venue : Allez-vous en souper, dit Galathée, et faites venir icy quelque autre jusques à ce que vous soyez de retour, car quant à moy, je ne veux point manger. - Madame, respondit *Silvie*, je vous supplie que je demeure pres de vostre lict, aussi bien le repas ne me sçauroit profiter, vous sçachant sans repos. - Vrayement, dit le nymphe, ma mignonne, je vous en sçay bon gré, et croyez que je reconnoistroy ceste bonne volonté, sans que l'ingratitude des autres m'en empesche. Mais dites-moy tout franchement, je vous prie, luy dit-elle, se relevant sur son lict, et tirant le

rideau, n'avez-vous point pris garde comment Leonide a fait eschapper Celadon ? - Madame, respondit Silvie, si c'est ma compagne, il faut bien dire que c'est le plus finement que l'on scauroit imaginer, car elle n'a jamais bougé d'avec moy. Et s'il vous plaist que je vous en die ce que j'en pense, je vous assure, madame, que je crois que si quelqu'un luy a donné le moyen de s'en aller, ce doit estre sans doute Adamas, par ce qu'au mesme temps que vous avez commencé de disner, j'ay pris garde qu'il a tire Celadon à part, et luy a parlé d'affection assez long temps. De plus j'ay remarqué que quand il nous a veues en peine de le chercher apres vostre despart, il a hoché deux ou trois fois la teste en sousriant, et mesme quand nous sommes parties toutes affligées de ce que nous ne l'avions peu trouver. Aussi bien, nous a-t'il dit, n'a-t'il que trop demeuré ceans, et eust esté à propos qu'il n'y fust jamais entré. - Comment, dict Galathée, il est donc bien vray que Leonide n'y a point consenty ? - Madame, respondit discrettement Silvie, je ne vous assureray pas qu'elle n'ait point de part à ceste faute, mais je vous diray bien que mon opinion est qu'elle n'y en a point, et que si quelqu'un est coupable, outre l'ingratitude de ce berger, je pense que c'est Adamas, - Ne me parlez-vous point de ceste sorte, dit-elle, pour excuser vostre compagne ? Vous estes trop bonne, car si elle avoit autant d'avantage sur vous, ne doutez point qu'elle, ne s'en prevalust bien mieux. C'est la plus malicieuse et la plus jalouse ; que je vis jamais de toutes celles qui s'approchent de moy, et principalement quand je parle à vous. - Madame, respondit Silvie, jamais la considération d'aucune de mes compagnes ne me fera manquer à ce que je vous dois. Et quant à leur envie et jalousie, cela ne m'en fera non plus jamais reculer. Et ne scaurois en vouloir mal à Leonide, car je juge que si elle ne vous aymoit point, elle ne seroit pas jalouse de celles qui vous approchent. - Ma mignonne, dit Galathée, en luy prenant la teste des deux mains, et la baisant au front, il est tout vray que vous estes trop avisée pour vostre age, et qu'à vostre consideration je veux r'appeller Leonide,, à qui j'avois deffendu ma maison ; mais avec protestation que je veux que vous soyez la plus proche de ma personne, et que c'est à vous que je remettray tous mes secrets. Jusques icy vostre bas ; age m'en a empeschée, mais je connois à ceste heure que si. vostre corps est jeune, vostre esprit est vieux et sage. Et pour-ce tenez, vous d'or en là le plus pres de moy que vous pourrez, et : sans que je vous appelle, entrez librement par tout où je seray, car je le veux ainsi. Et afin que Leonide vous soit obligée, mandez luy ce que vous avez fait pour elle et qu'elle revienne. - Madame, respondit Silvie, en luy faisant une grande reverence,-et au lieu de la main baisant son linceul, l'honneur que vous me faites est si grand que je ne l'oubliroy jamais, et ne scaurois penser qu'autre consideration que vostre seule bonté vous ait peu pousser à me faire ce bien. Je le reçois comme ceux que les dieux nous envoient outre nostre merite, et vous jure, madame, que de volonté et fidelité je ne failliray non plus en ce que je connoistray concerner vostre service, qu'à ce que je dois aux grands dieux mesmes. Et quant à ce qui touche Leonide, ne seroit-il point plus à propos que vous attendissiez le jour des feux de joye qu'Adamas fera, afin que vous fassiez semblant de remettre cette offence à sa consideration. - Mais, m'amie, respondit-elle, c'est contre Adamas que je suis en colere, puis que c'est luy qui m'a fait ceste offence. - Madame, repliqua Silvie, me permettez-vous de vous dire un conseil que ma mere me donna quand je la laissay ? - Ma fille, me dit elle, ressouvien-toy, quand quelqu'une de tes compagnes t'aura fait desplaisir, de ne leur faire jamais paroistre que tu leur en vueilles mai, que quand tu auras le moyen .de t'en venger. Car si tu le fais en autre saison, cela ne servira qu'à l'aigrir d'avantage contre toy, et à te faire ouvertement ce qu'elle ne faisoit qu'en cachettes. Je veux dire aussi, madame, que vous ne devez point faire paroistre la mauvaise satisfaction que vous avez d'Adamas que vous ne la luy puissiez faire ressentir, de peur que se voyant hors de vos bonnes grces, il ne face ou die chose qui vous rende encor plus de. desplaisir. Ainsi par la prudence de ceste jeune nymphe,

Galathée oublia une partie de la colere qu'elle avoit contre moy, et se resolut de n'en faire rien paroistre à mon oncle que la saison ne fust changée, de quoy Silvie m'avertit incontinent, afin qu'Adamas ne faillist pas de se trouver aux festes que Amasis preparoit.

Mais cependant Polemas n'estoit point sans peine, car il voyoit que par toutes les nouvelles qui venoient de l'armée des Francs, il y avoit tousjours tant de choses à l'avantage de Lindamor, qu'on parloit plus de luy presque que de tout le reste, et que cela estoit cause qu'il s'acquerit merveilleusement la voix de chascun, et qu'au contraire on le tenoit presque pour un faineant, de sorte qu'il sembloit que la gloire de son rival diminuast la sienne d'autant. Mais ce qui luy faschoit le plus, c'estoit que la ruze de Climante, dont je vous ay autresfois parlé, n'avoit rien fait à son avantage ; et ne sçachant pas ce qui en estoit advenu, il estoit le plus confus homme du monde. Toutesfois encor qu'il vist tous les jours la nymphe et qu'il l'entretinst bien souvent, si n'osa-t'il luy en faire jamais semblant ; tant s'en faut, une fois que Galathée luy en parla pour esprouver si ce que je luy avois dit de la ruze de Polemas et de Climante estoit veritable, il feignit de sorte de n'en sçavoir rien, que la nymphe perdit tout à fait le doute où je l'avois mise, m'accusant en son ame d'avoir inventé cette menterie à l'avantage de Lindamor, ainsi que j'ay sceu depuis par le rapport de Silvie, à qui la nymphe racontoit toutes ces choses.

Cependant je passois une vie qui n'estoit point desagreceable, si j'eusse eu le bien que j'ay maintenant de vous voir. Car, Celadon, il faut que vous sçachiez que Paris est tellement devenu amoureux de Diane, que delaisant sa premiere façon de vivre, il ne s'habille plus qu'en berger, et ne se soucie que des exercices de berger - Est-ce de Diane, dit Celadon, qui est fille de la sage Bellinde ? - C'est, respondit la nymphe, de celle-là mesme. - Je vous assure, ajouta le berger, que c'est bien une, des plus belles, des plus sages et des accomplies bergeres que je vis jamais, et, qui merite une aussi bonne fortune, et je prie Teutates qu'il la luy envoie. - Je suis, dit la nymphe, de vostre opinion, mais je ne croy pas que Paris l'espouse, car elle m'a dit quelquesfois que je luy en ay parlé, qu'à la verité elle ayme et honore Paris, et qu'elle connoit bien l'honneur qu'il luy fait de la rechercher et l'avantage que ce luy peut estre ; mais qu'elle ne sçait pourquoy elle ne le peut aymer d'autre sorte, que comme s'il estoit son frere, qu'elle reconnoit bien ses merites, mais qu'il luy est impossible de l'affectionner d'autre sorte. - Comment ? interrompit Celadon, en sont-ils desja venus si avant ? et vous parle t'elle familièrement de ces choses ? Je le trouve estrange, me ressouvenant de son humeur, qui est assez retenue, voire mesme si retirée, que ses compagnes qu'elle ayme le plus, qui sont, comme je crois, Astrée et Phillis, sçavent fort peu de ses intentions. - O berger, respondit la nymphe, depuis les trois ou quatre lunes que vous n'y avez esté, tout y est bien changé. Car Astrée, Diane et Phillis ne sont qu'une mesme chose ; elles sont ordinairement ensemble, et depuis vostre perte vous diriez que Diane a succédé à vostre place. De plus vous avez autresfois veu Silvandre, que l'on appelloit le berger sans affection : il est maintenant si fort amoureux que, peut-estre, si ce n'est Celadon, il n'y en eut jamais en vostre hameau qui le fust davantage, et cela luy est aven comme je vous vay dire. Phillis et luy entrerent en different de leurs merites, et parce que le berger, qui a l'esprit vif, et a fréquenté les escoles des Massiliens, selon que je luy ay ouy dire, avoit des raisons plus fortes et plus pressantes que la bergere, elle qui est d'une humeur tres-agreable, proposa que Silvandre, pour rendre preuve de son merite, fut condamné de servir avec tant de discretion une bergere qu'il s'en fist aymer. Le berger accepta ce qu'elle proposoit, à condition que Phillis fut contrainte, d'en faire de mesme. Apres plusieurs difficultez, Astrée, Diane et moy, ordonnasmes que tous deux serviroient, une mesme bergere, et que dans trois mois ceste bergere jugeroit lequel des deux avoit plus de merites pour se faire aimer. cela estant ainsi resolu, Diane fut esleue pour estre servie de tous

deux. De sorte que depuis ce temps, Phillis fait si bien la passionnée qu'il n'y a berger qui s'en sceust mieux acquitter.

Or voyez ce qui est advenu de cette feinte : Silvandre, qui, comme je vous disois, estoit jadis si desdaigneux, est en faignant devenu si esperduement amoureux de Diane qu'il n'y a personne qui ne recognoisse bien qu'il outrepassa la feinte ; et si je m'y sçay cognoistre, Diane donnera son jugement à son avantage. Car encor que la froideur et la modestie de ceste bergere soient tres-grandes, si recognoit-on bien qu'elle n'a point sa recherche desagréable, et quant à moy, j'avoue que, horsmis Celadon, je ne cognois berger plus digne d'estre aymé. Et parce que ceste feinte recherche est cause que Phillis est presque tousjours avec Diane, et que Silvandre ne laisse Diane que le moins qu'il peut, Lycidas vostre frere a creu qu'il y avoit de l'amour entre Phillis, et Silvandre, et se l'est tellement persuadé qu'il a conçu une si grande jalousie qu'il ne les peut souffrir ensemble. Et d'autant que Phillis ne peut se bannir de la compagnie d'Astrée, et que Diane est tousjours avec elle, et Silvandre auprès de Diane, le pauvre Lycidas ne le pouvant souffrir, ne voit plus Phillis que par des rencontres qu'il ne peut esviter.

- Voilà bien du changement, respondit le triste Celadon, et faut que j'advoue qu'ils sont tous bien fort à plaindre, et Lycidas sur tous, puis qu'il est retombé en ceste dangereuse maladie d'amour. Mais je ne le trouve point estrange, ayant tousjours esté le naturel de mon frere de se laisser aller à ces impressions. Je proteste quant à moy, que nous ne sommes point freres de ce costé là. Je ne veux pas nier que je n'aye esté une fois jaloux, mais je crois que c'est que les amans y sont sujets une fois en leur vie, comme l'on dit que les petits enfans le sont à des certaines maladies dangereuses qui ne leur viennent qu'une fois. Phillis aussi n'est pas peu à plaindre qui, ayant donné tant d'asseurances de bonne volonté à Lycidas, le voit toutesfois entrer en doute de son amitié. Mais je crois que la cognoissance qu'elle a que ceste jalousie en mon frere n'est qu'un excez d'amour, luy fait porter ce desplaisir avec moins d'impatience. Quant à Silvandre, et à Diane, encores qu'il faille confesser qu'il estoit impossible que deux sujets d'amour se puissent rencontrer plus esgaux, car si Diane en beauté et en biens de fortune surpasse Silvandre, la vertu et le merite du berger les peut bien contrepeser, si est-ce que je les plains tous deux infiniment, parce que les ayant veu vivre tellement maistres de leurs actions, qu'il n'y avoit rien qui peust interrompre leur repos que leurs affaires domestiques, et sçachant par experience en quel cahos de troubles et d'inquietudes ils se vont plonger, il est impossible que je ne sois touché de pitié de leur voir faire un changement si desavantageux. Voilà, sage nymphe, qui nous apprend qu'il n'y a point de bon-heur assuré entre les hommes.

Celadon, respondit la nymphe, je crois que vous seriez le mesme Teutates, si vous leur pouviez persuader qu'ils ne fussent beaucoup plus heureux qu'ils n'estoient autrefois ; et mesme Silvandre, de qui la compagnie est au double plus aymable. qu'elle ne souloit estre, à ce que j'ay ouy dire à ceux qui l'ont veu auparavant.

- Quant à moy, dit Celadon, je suis en cela de l'opinion de ce berger, car s'il y a en amour quelque peine, en quelle sorte de vie n'y en a-t'il point ? Mais si vous considerez quels sont les contentemens que l'on reçoit d'aymer, et d'estre aymé d'une personne qui le merite, je ne croy point que vous ne m'accordiez que ce n'est pas vivre heureusement que de passer son age sans amour. - Ah ! Celadon, dit la nymphe avec un grand soupir, combien sont cherement vendus ces contentemens que vous dites ! Je m'en remets à vous-mesme, si vous en voulez avouer la verité sans passion. - Tous ceux qui aiment, repliqua Celadon, ne rencontrent pas des Astrées. - Mais, adjoosta Leonide, si vous ayez ceste opinion, pourquoy disiez-vous que vous le pleigniez ? - Parce, respondit Celadon, que tout ainsi que c'est une douce chose de vaincre à

la luitte ou à la course, tout au contraire d'estre vaincu, de mesme je crains qu'y ayant beaucoup de travail en l'amour, ils ne soient vaincus ou estonnez par les difficultez, et ne s'en retirent avant que de les avoir surmontées. Et n'ay-je pas raison de plaindre ceux que je vois entrer en ce danger dont l'issue est incertaine ? Mais je m'estonne comment vous avez tant appris des nouvelles de Diane, que j'ay tousjours cogneue pour la plus secrette de nos bergeres.

- L'amour de Paris, respondit-elle. en a esté cause ; qui me l'a fait voir plus souvent que je n'eusse pas fait. Encor que j'eusse beaucoup de volonté d'aller en vostre hameau, pensant que vous y fussiez, et lors que j'estois en peine de trouver quelque bonne excuse, Amour me fit rencontrer Paris qui, ne voulant perdre l'occasion qui se presentoit, dès le soir que j'y arrivay, me parla de ceste sorte : Ma soeur (car Adamas veut que nous nous nommions frere et soeur), ne vous ressouvenez-vous plus du contentement que vous eustes la nuit que vous couchastes aux hameaux d'Astrée et de Diane, et combien leur conversation est agreable ? Moy qui sçavois bien qu'il y avoit esté plusieurs fois depuis, je luy respondis : Si fay, mon frere, mais j'ay opinion que vous en avez eu meilleure memoire que moy, à ce que j'ay ouy dire.

- Il est vray, me dit-il, et je ne nieray point que leurs merites ne m'ayent donné plus de volonté d'acquérir l'amitié de ces belles et sages bergeres que je n'en ay fait paroistre. - O ! mon frere

luy dis-je, vous m'en dite ; plus que je ne vous en demande. - Je voy bien, me repliqua-t'il en sousriant, que c'est que vous voulez dire, et je le vous advoue librement, afin de vous convier à ne refuser point une requeste que je vous veux faire, vous en conjurant par ceste consideration et par toute nostre amitié. - Puis que c'est par nostre amitié, luy dis-je, demandez ce que vous voudrez, car il n'y a rien que je refuse à mon frere, estant ainsi conjuré. - Je vous supplie donc, continua-t'il, que, cependant que vous ne retournerez point à Marcilly, vous veuillez aller sur les rives de Lignon passer les apres-disnées en la compagnie de ces belles et sages bergeres, et je vous y suyvray. Aussi bien trouverez-vous icy les jours fort longs, ayant accoustumé la Cour de Galathée, outre que les rivages de Lignon ont des ombres fresches et si plaisantes qu'il est impossible de s'y ennuyer. On y voit l'onde claire et nette, si peuplée de toute sorte de poissons, qu'à peine se peuvent-ils couvrir de l'eau. Vous y entendez mille sortes d'oyseaux, qui des proches boccages font retentir leur voix avec mille echos. Il y a des fontaines si fresches et claires qu'elles convient les moins alterez d'en boire. - Bref, luy dis-je en sousriant, on y rencontre des plus belles

et agreables bergeres de toute la contrée. - Il est vray, me dit-il, et tout cela ne vous doit-il pas convier d'y aller ? - Tout ce que vous me racontez, luy dis-je, ne m'esmeut point au prix de la volonté que vous en avez, car pour toutes ces choses, mon frere mon amy, je viens du palais d'Isoure, où j'ay bien eu le loisir d'en passe : mon envie. Mais puis que vous desirez que j'aille voir ces bergeres, je le feray, pourveu que vous me disiez à laquelle vous en voulez : je veux dire si c'est à Astrée ou à Diane. - Vous estes devenue bien curieuse en peu de temps, me dit-il. - Je l'advoue, luy respondis-je, mais cela ne m'empeschera pas que je ne vous face cette demande encor une fois, et que si vous me la refusez, je ne die qu'en peu de temps aussi vous estes bien devenu secret, puis que vous m'en disiez auparavant plus que je n'en voulois sçavoir. - Et quoy ? ma soeur, me dit-il, ayant si peu de merites, pourriez-vous penser que je m'adressasse à la justice ? - Je vous entends, Puy dis-je, vous voulez dire Astrée ; mais aussi, mon frere, prenez garde que la veue de ceste Diane ne vous face devorer à vos desirs. - Or considerez, me repliqua-t'il, en quel estat je suis. Je vous jure, ma soeur, que je voudrois estre en danger d'en estre mangé, voire de mes chiens, aussi bien qu'Acteon, pourveu que j'eusse le bon-heur de voir ceste Diane nue. - Est-il possible, luy dis-je, que vous fassiez si peu de conte

de vostre vie ? -- Ce n'est pas, me respondit-il, que j'estime peu ma vie, mais c'est que j'estime infiniment la veue de tant de beautez. Et puis qu'aussi bien il faut mourir, et que peut-estre la vie me laissera sans avoir resenty nul contentement esgal, n'ay-je pas raison de ne la plaindre point, pourveu qu'avec un tel prix ceste felicité me soit acquise ? - Quant à moy, respondis-je, je ne vous blasieray jamais d'une si belle eslection, mais je ne laisseray pas d'en craindre la peine pour vous. - Ma soeur, me dit-il, la difficulté est la pierre où les desirs s'aiguisent. Mais dites-moy franchement, serez-vous à ma consideration une heure du jour bergere ? - Comment ? dis-je, que je prenne leur habit comme vous celuy de berger ? - Non pas cela, me dit-il, car outre que ce vous seroit de l'incommodité, encor ne rapporteroit-il rien à l'acheminement de ce que je desire. Je veux seulement estre aupres de ces bergeres, feignant de vous y accompagner. - Je feray, mon frere, tout ce que vous voudrez, luy dis-je, mais prenez garde que ceste couverture ne nuise à vostre dessein ; car voyant de ceste sorte Diane, elle ne vous sera point obligée de vostre veue. - Celle ; me dit-il, dont vous parlez, n'est pas personne qui se paise de ces vanitez, et qui n'ait assez de jugement < pour discerner mes actions, et les discernant en louer la discretion, outre que la cognoissance qu'elle aura de mon amour par ces visites sera la moindre d'une infinité que je luy donneray à toutes les heures. Cette resolution fut donc prise de ceste sorte entre nous, et dès le soir mesme, Paris fit entendre à Adamas que s'il le trouvoit bon, il m'accompagneroit à la chasse où j'avois envie d'aller le lendemain. - Non pas, luy dit-il, la seulement, mais par tout où elle voudra, car j'en ay tant aymé le pere, que quoy que je fasse, je ne m'acquitteray jamais envers la fille de l'amitié que je luy ay portée. Paris n'attendoit que ceste declaration pour parachever son dessein.

Cela fut cause que le lendemain, apres avoir disné de bonne heure, nous descendismes la colline de Laignieu, et passant la claire riviere de Lignon sur le pont de Trelin, nous vinsmes suivant la riviere, jusqu'auprés de la Bouteresse, où remontant un peu, et laissant le temple de la bonne Déesse à main droite, nous vinsmes sur un lieu relevé, d'où nous pouvions voir presque tous les destours de Lignon, et les lieux où les bergers menent paistre leurs troupeaux ; mesmes nous y en vismes qui, pour estre trop esloignez, ne peurent estre recognus de nous. Et lors que par un petit sentier nous commençions à descendre dans la plaine : Voyez-vous, luy dis-je. mon frere, en la luy monstrant du doigt, ceste touffe d'arbres qui est à main droite, et qui s'approche un peu du bord de la riviere, c'est le premier lieu où je vis jamais Astrée, Diane et Phillis, et si vous eussiez esté avec moy au lieu de Silvie, vous eussiez peut-estre appris plus de leurs nouvelles que nous ne fismes, car lassées du chemin nous nous y endormismes, et cependant ces trois bergeres se vindrent assoir de l'autre costé sans nous avoir apperceues. Et ne faut point douter qu'elles n'y demeurerent muettes, mais par malheur quand nous nous esveillames, elles partirent. Il est vray que depuis j'y revins seule au retour de Feurs, et ce fut lors que vous me rencontrastes, et que j'y appris bien des nouvelles de Diane ! - Ah ! ma soeur, me dit-il soudain, que j'ay bonne memoire de ce que vous me dites ! Ce fut au temps que je commençay d'aymer autruy plus que moy-mesme. Mais par la chose que vous aymez le plus, je vous supplie de me dire ce que vous en sçavez. Ayme-t-elle quelque chose ? - Voyez, luy respondis-je en sousriant, comme vous estes desja devenu jaloux, et que seroit-ce de vous, si vous en sçaviez davantage ? Contentez-vous que je vous en diray ce que je cognoistray estre necessaire que vous sçachiez. - Mauvaise soeur ! me dit-il, vous me traitez comme les enfans ausquels on monstre des pommes pour leur en donner seulement envie, et apres on les leur refuse.

- Aussi, luy dis-je, les amants ne sont guiere differents des enfans. - Et quoy ? continua-t'il, je ne sçauray donques point à cette heure si elle ayme ou non ? - Il y a plus de danger, luy dis-je, qu'elle ne vous vueille point

aymer, qu'il n'est pas à craindre qu'elle en ayme quelque autre. - Quoy que vous me fassiez, dit-il, une fort grande menace, si suis-je plus ayse de l'assurance que vous me donnez qu'elle n'ayme personne, que je ne suis en peine de la doute que vous avez qu'elle ne me vueille point aymer. - Et pourquoy, luy respondis-je, ne voudriez-vous point avoir un bien si quelque autre y avoit part ? - Pour vous respondre, dit Paris, il faudroit faire une longue distinction des biens ; si vous diray-je briefvement qu'il y en a qui sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus communicables, et d'autres d'autant plus à estimer qu'ils se communiquent moins, et en ce : dernier ordre, il faut selon mon opinion, que les biens d'amour soient mis. - Je croy, respondis-je, que si j'estois capable d'aymer, j'en auroy ceste mesme creance, mais que cette peur ne vous diminue point les faveurs que vous en recevrez ; car vous devez estre tres-assuré que celles qu'elle vous fera (si toutesfois ce bien vous arrive) pour certain ne seront point communes. Or, Celadon, je vous ay fait tout ce discours par le menu, à fin que vous jugiez de quelle sorte Paris est vivement atteint ;

maintenant je vous diray quelque chose de Silvandre et de Lycidas. Descendant donc de cette sorte dans la plaine, nous aperceusmes Silvandre qui, assis aupres de quelques arbres, estoit tellement attentif à chanter au son de sa cornemuse, qu'il ne se prenoit garde que Diane l'ayant recogneu à la voix, passoit doucement derriere le buisson pour l'escouter sans estre veue. Et Diane estoit si desireuse de l'ouyr, qu'elle ne voyoit pas Astrée et Phillis qui la regardoient faire, qui touchées d'une semblable curiosité, passoient d'un autre costé pour n'estre veues ny de Diane ny de Silvandre. Mais nous eusmes bien du plaisir à considerer Lycidas qui, estant sur une motte un peu plus relevée, regardoit Phillis se trainant en terre lentement pour n'estre point veue de Silvandre. Car ayant opinion que l'amour qu'elle portoit à ce berger luy donnoit la curiosité de l'ouyr, il demouroit tout debout les bras croisez, et les yeux, à ce que nous pouvions juger, tellement sur elle qu'il sembloit immobile. Je ne l'eusse pas recogneu de si loing sans Paris qui les voyoit tous bien souvent. Or cependant que nous descendions, nous vismes que tout à coup vostre frere enfonçant son chapeau, et tournant le dos à sa bergere, s'en venoit droit à nous sans nous voir, quelquesfois les bras estendus et regardant le ciel, et d'autresfois se les croisant sur l'estomac, et tenant les yeux en terre. L'action où nous le vismes nous donna volonté d'ouyr les parolles qu'il disoit, et pource nous cachant derriere quelques hayes qui estoient le long du chemin, nous prismes garde que tout à coup il se laissa choir, comme si quelque mal luy fust survenu. Nous nous avançasmes pour voir ce qu'il deviendroit, et nous estant approchez doucement de luy, nous ouysmes qu'apres quelques souspirs il parla de cette sorte :

SONNET

Qu'il est jaloux avec raison.
Amour qui dans mon cœur vas lisant mes pensées,
Dans mon cœur où ta main tous les jours les escrit,
Ne voy-tu qu'un soupçon maugré toy les aigrit,
Quoy qu'avec tes douceurs elles soient commencées ?
Tant de serments jurez, tant de preuves passées
Ne sçuroient r'asseurer à ce coup mon esprit,
Puis qu'autresfois, Amour, elle-mesme m'aprit
Que les voix d'un amant sont en fin exaucées.
Dieux ! s'il est vray qu'en fin l'on exauce un amant,
Ne suis-je point jaloux avecques jugement ?
Qui ne le seroit point, ce seroit une souche.
Je l'ay veu de mes yeux devant elle à genoux,

La voilà qui ne pend que de sa seule bouche,
Et qui seroit l'amant qui n'en seroit jaloux ?

A peine avoit-il parachevé ces vers, que nous le vîmes tout à coup se relever, et se haussant sur le bout des pieds regarder ce que faisoit Phillis, et peu après au petit pas s'approcher d'elle, s'en retournant d'où il estoit venu. Nous ne fûmes point aperçus de luy, parce qu'il avoit tellement toute sa pensée en sa Phillis

que, quand nous eussions esté devant ses yeux, je croy qu'il ne nous eust point veus. Nous le suivîmes de loin, et lors qu'il se cacha auprès de Phillis, nous en fîmes de mesme pour ouvrir Silvandre qui chantoit ces vers quand nous y arrivâmes.

STANCES

MONDE D'AMOUR

I

Amour, grand artisan, a fait un autre monde :
La terre, c'est ma foy, qui n'a nul mouvement,
Et comme l'univers sur la terre se fonde,
Ma foy de ce beau monde est le seul fondement.

II

Que si quelques soupçons d'une jalouse guerre
Esbranlent en mon cœur ceste constante foy,
C'est comme quand les vents sont enclos dans la terre,
Qui par des tremblemens la remplissent d'effroy.

III

Mes pleurs sont l'ocean, aussi tarir mes larmes
N'est un moindre dessein que d'espuiser la mer :
La peur de n'estre aimé cause de tant d'allarmes,
C'est l'orage qui fait cette mer escumer.

IV

Cette mer est amere, encores que ses ondes
Ne soient qu'un grand amas de fleuves qui sont doux :
Plus amers sont mes pleurs, et leurs sources fécondes,
Plus douces de mon cœur comme venant de vous.

V

L'air, c'est ma volonté qui libre en sa puissance,
A l'entour de ma foy va tousjours se mouvant,
Les vents sont mes desirs, ardents dès leur naissance,
Dont s'esmeut mon vouloir comme l'air par le vent.

VI

Aussi comme les vents diversement fremissent
Sous des rochers affreux, dont ils n'osent partir,
De mesmes mes desirs au respect obeissent,
Et dans mon cœur enclos n'en oseroient sortir.

VII

C'est invisible feu qui les airs environne,
C'est la flamme secrète oh je me vay bruslant.
Et comme ce grand feu ne se voit de personne,
A chascun mon ardeur je vay dissimulant.

VIII

Comme l'on voit qu'au feu tout est reduit en flame,
Et que source de vie il ne peut rien nourrir,
De mesme les pensers qui sont dedans mon ame,
S'ils ne bruslent soudain, doivent soudain mourir.

IX

La lune, c'est l'espoir qui croist et diminue,
De vous seulle empruntant les rais dont il reluit,
Mais lorsque sans lumiere elle erre dans la nue,
C'est mon vague penser, qui sans raison vous suit.

X

Le soleil, c'est vostre œil, lumiere sans seconde,
Bel œil, soleil d'amour, qui nous esclaire à tous ;
Que si l'autre soleil donne la vie au monde,
Quel amant peut nier de la tenir de vous ?

XI

Puis, de tant de beutez Amour vous a pourveue,
Que son jour, c'est vous voir, sa nuict, ne vous voir pas,
Si ce n'est que d'avoir le bien de vostre veue,
Nous soit plustost la vie, et l'autre le trespas.

XII

L'esté, c'est le transport dont le sang me bouillonne,
Et l'hyver, c'est la peur qui me gelle en tout temps.
Mais que me vaut cela, si tousjours mon automne
Est sans fructs aussi bien que sans fleurs mon printemps ?
Silvandre paracheva bien ce qu'il chantoit de ceste sorte, mais non pas ses pensées ; au contraire, s'arrestant sur le dernier couplet : Helas ! disoit-il, Amour, puis que tu ordonnes que l'automne n'ait point de fructs pour moy, que ne permets-tu pour le moins que le printemps me donne des fleurs ? Si est-ce bien ta cousturne, ô petit Dieu ! de nourrir d'esperance ceux que tu ne peux contenter. Et pourquoy romps-tu ceste coustume pour moy ? Mais va, tu es juste, puis qu'il ne falloit pas chastier mon outrecuidance avec un moindre supplice que celuy que je ressens. Et toutesfois je m'en plains, car encor qu'il soit juste, il ne laisse pas d'estre douloureux, comme, encore que coupable, je ne laisse pas d'estre sensible. A ces mots il se teut, et roulant plusieurs sortes de pensées, il donna loisir à Diane de jeter l'oeil sur ses compagnes et voyant qu'elles l'avoient apperceue, elle en eut honte, et pource se levant doucement, et s'approchant d'elles, elle dit à Phillis : Je vous supplie, mon serviteur, cependant qu'Astrée et moy nous esloignerons un peu, demeurez icy, afin que si ce berger nous oyoit partir, vous le puissiez amuser, car je ne voudrois pas qu'il sceust que je l'eusse escouté. Et Phillis ayant fait signe qu'elle y prendroit garde, Astrée et Diane s'en allerent. Je remarquay que Lycidas jugea lors que ces deux bergeres avoient voulu emmener Phillis, mais qu'elle n'avoit voulu laisser Silvandre pour l'amour qu'il croyoit qu'elle luy portast. Les actions qu'il fit de la teste et des mains en la considerant, me firent avoir cette opinion. Cependant Silvandre recommença de chanter ces vers :

SONNET

Que d'adorer seullement Diane, il est trop heureux.

Silvandre, qui te plains comme d'une injustice
Qu'à si belle maistresse Amour t'a destiné,
Rends luy grace plustost de t'avoir ordonné
De servir de victime en si beau sacrifice.
Depuis que ce grand Dieu d'un puissant artifice
Separant le cahos, le monde a façonné,
Jamais dedans le ciel ne fut imaginé
Rien plus beau que la belle à qui tu fais service.
Cesse donc de te plaindre ou tu plaindras à tort.
Que si tu meurs pour elle, est-il plus belle mort ?
C'est lors que l'ame vit quand elle en est meurtrie.
Que si l'amour te fait idolatrer ses yeux,
Adore-les, Silvandre, ainsi comme des dieux :
Qui jamais a commis plus belle idolatrie ?

Ce berger eut peut-estre continué d'avantage, et Paris et moy estions resolu de suivre les bergeres, mais Driopé, le chien de Diane, s'eschappant d'entre ses mains, s'en courut vers Silvandre pour luy faire feste, parce qu'il avoit accoustumé de le caresser. Le berger se releva incontinent, et jettant la veue de tous costez il ne la vist point, mais il apperceut bien Lycidas qui l'escoutoit, et Phillis, qui l'ayant veu se lever, pour satisfaire à ce que Diane luy avoit dit, s'en venoit vers luy pour l'amuser. Mais ainsi qu'elle s'avançoit, elle apperceut Lycidas, qui luy fit changer de dessein ; car sçachant combien ce berger avoit de jalousie pour Silvandre, elle tourna les pas ailleurs, et cela luy en fit soupçonner d'avantage, pensant qu'elle se voulust cacher de luy. Silvandre qui, sçavoit le cœur de tous les deux, à ce qu'il me fit depuis entendre, et qui vouloit, suivant la resolution qu'il en avoit faite autresfois, augmenter cette jalousie en Lycidas, feignant de ne voir point vostre frere, se met à courre vers Phillis, et l'ayant atteinte, luy prend une main qu'il baisa par force deux ou trois fois, et puis la prenant sous les bras, luy demanda des nouvelles de Diane et d'Astrée. La bergere estoit si ennuyée de ce que Lycidas voyoit toutes ses actions, qu'elle ne sçavoit que luy respondre. Paris et moy qui estions desjà acheminez pour suivre Astrée et Diane, nous en allames vers Phillis et Silvandre, qui ne fut point une rencontre fascheuse pour elle, parce que Silvandre qui est fort civilisé comme vous sçavez, la laissa en paix, et vindrent tous deux à nous pour nous saluer. Lycidas au contraire, plus mal satisfait de ceste veue qu'il n'avoit jamais esté, se retira d'un autre costé sans faire semblant de nous avoir apperceus. Estans donc tous quatre ensemble, nous prisms nostre chemin du costé où nous avions veu aller Astrée et Diane, apres que Silvandre rassemblant son troupeau et celui de Phillis, les eut chassés du costé où elles estoient passées, qui ne fut pas sans doute un petit renouvellement de jalousie en Lycidas, voyant comme ce berger prenoit le soin de conduire les brebis de Phillis ; car vostre frere doit de temps en temps tournant la teste de nostre costé, pour voir ce que nous faisons. - Sans mentir, interrompit Celadon, il est bien à plaindre, car pour le peu que j'en ay esprouvé, je crois que la jalousie est une des plus sensibles blesseures dont un amant puisse estre atteint. Mais, belle nymphe, que devint-il ? - Je ne le vous sçauroids dire, respondit-elle, car je ne le vis plus de tout le jour ; et quant à nous, nous trouvasmes Diane et Astrée peu de temps apres qui attendoient ? à ce que je pense, leur compagne. Nous passames avec elles toute la journée, et avec beaucoup de contentement. Paris entretenoit Diane, Silvandre faisoit la guerre à Phillis, et moy je parlois avec Astrée que je trouvay en verité tres digne d'estre aimée et servie de Celadon. - Me permettez-vous, belle nymphe, dit Celadon, d'estre un peu curieux en cet endroict ? - Et que desirez-vous de sçavoir

de moy, dit Leonide ? - Ouystes-vous jamais, dit-il, une plus douce et agreable parole que la sienne ? elle a un certain ton en la voix et quelque façon de prononcer qui charme merveilleusement l'oreille. - Il est certain, respondit la nymphe, et ce que j'estime d'avantage, c'est qu'il n'y a point d'artifice, et que toutes ses paroles sont pleines de modestie et de civilité. - Mais sage nymphe, adjousta Celadon, ne parla-t'elle jamais de moy ? - Si fit, dit-elle, mais ce fut moy qui en commençay le discours, et je cognus bien qu'elle en parloit si peu, pour l'opinion qu'on avoit eue de vostre amitié. - Par Teutates, belle Leonide, adjousta le berger, dites-moy les discours que vous en eustes. - Ils furent fort courts, respondit la nymphe, et je ne sçay si je m'en pourray bien ressouvenir. Je desirois avec passion de sçavoir de vos nouvelles, et lorsque Paris m'avoit parlé d'aller dans vostre hameau, je n'avois jamais eu la hardiesse de vous nommer à luy, et quoy qu'il ne m'eust point parlé de vous, je pensois qu'estant si fort amoureux de Diane, il ne prist garde à autre chose qu'à elle, et à ce coup ne vous voyant point avec ces bergeres, j'en estois en une peine extreme. En fin comme l'on passe d'un sujet en l'autre, pour peu que l'on parle ensemble, je luy dis que je n'eusse pas pensé que les bergers de Lignon eussent esté si gentils ny si civilisez que je les trouvois, et que la premiere fois que revenant de Feurs je m'estois arrestée avec elles, ç'avoit principalement esté en intention de sçavoir si ce que l'on en disoit estoit veritable, et que Silvandre dès ce jour là m'en avoit donné fort bonne impression. - A la verité, me respondit-elle froidement, Silvandre est un tres honneste berger ; mais, madame, si vous fassiez venue en une autre saison, je croy que vous eussiez esté beaucoup plus satisfaite de nous. Car au temps que je veux dire, il y avoit une volée de jeunes bergers, qui sembloient faire à l'envy à qui seroit le plus honneste homme. - Et que sont-ils devenus ? Respondis-je. - Les uns, me dit-elle, sont morts comme le pauvre Celadon ; les autres, affligez de ceste perte qui est encore fort freche, car il n'y a pas plus de trois ou quatre lunes, demeurent solitaires et se retirent de toutes compagnies comme Lycidas ; les autres, estonnez de ce desastre, ont quitté les rives de ce malheureux Lignon. Bref, nous-mesmes qui sommes demeurées, nous trouvons si estourdies de ce coup, que nous ne pouvons nous remettre. - Celadon, repliquay-je, n'estoit-ce pas ce berger dont j'ouys parler depuis que je fus icy ? - C'est celuy-là mesme, me dit-elle, avec un grand soupir. - Estoit-il de vos parents ? luy dis-je. - Non, dit-elle, au contraire, son pere et le mien estoient mortels ennemis. Mais, madame, c'estoit bien un des plus gentils bergers qui ayt jamais esté en cette contrée. Et quoy qu'il y eust une tres grande inimitié entre ceux de sa famille et de la mienne, si ne puis-je m'empescher de le regretter, tant il avoit de bonnes conditions qui contraignent chacun de ressentir sa perte. A ce mot elle changea de visage, et se mettant une main sur les yeux, fit semblant de se frotter le front. Je cognus bien à ses discours que vous n'estiez point revenu vers elle depuis que je vous avois laissé, et cognoissant qu'elle ne me pouvoit dire nouvelle de ce que je desirois, et que la continuation de ses propos ne pouvoit que l'ennuyer, je changeay de discours ; et quelque temps apres, voyant qu'il se faisoit tard, Paris et moy nous retirasmes. Et ce fut lors que je sceus de Silvandre la jalousie de Lycidas, car nous venant accompagner jusques sur le bord de la riviere, je luy demanday quelle estoit la tristesse de vostre frere, et pourquoy on ne le voyoit point ; et il me raconta qu'estant serviteur de Phillis, il estoit devenu jaloux d'elle et de luy, et qu'expressément pour le tourmenter davantage, quand il pensoit estre veu de luy, il feignoit d'aymer Phillis et en faisoit toutes les demonstrations qu'il luy estoit possible. Voilà, Celadon, comme nous passames ceste premiere journée, et depuis ne pouvant sçavoir de vos nouvelles, j'ay tousjours continué de voir cette bonne compagnie, me semblant qu'estant aupres de celle que vous aimez, j'estois en quelque sorte aupres de vous. Cela fust cause que quand Amasis, apres avoir fait de grands preparatifs de resjouissance, fut contrainte de les laisser inutiles pour les nouvelles de la mort

du roy Merovée, encores que Silvie, par le commandement de Galathée, me fist sçavoir que je pourrois retourner à Marcilly quand je voudrois, je ne voulus toutesfois m'y en aller, tant je prenois de plaisir à la douce vie de ces discrettes bergeres. - Et pourquoy, respondit Celadon, la mort de ce roy attristat'elle Amasis ? - Parce, comme je pense que vous sçavez, que Clidaman estoit avec luy, et que particulièrement il l'avoit obligé à son amitié, outre que principalement ce prince estoit infiniment aymé partout où il estoit cognu. Et de peur que mon oncle ne me fist retourner vers la nymphe, je luy cachay la lettre de Silvie. Mais, Celadon, confessez verité, ne me portez-vous point d'envie de ce que je vois Astrée et que je parle à elle toutes les fois que je veux ? - Puis que vous y prenez plaisir, respondit Celadon, je serois bien marry de le vous envier : il me semble toutesfois que si chasque chose estoit conduite par raison, je pourrois bien avoir part à ce contentement. - Et pourquoy, respondit la nymphe, vous en privez-vous vous-mesmes ? - Ah ! Leonide, dit il, combien verriez-vous le contraire si vous pouviez lire dans mon cœur ! Comment voulez-vous que j'ayme et n'ayme pas en mesme temps ? Que si je n'ayme point Astrée, je n'auray point de plaisir de la voir, et si je l'ayme, comment me puis-je plaire en luy desplaisant ? - Mais, luy dit la nymphe, pourquoy jugez-vous que vous luy desplairiez ? Par ce qu'elle m'a deffendu, dit le berger, de me faire jamais voir à elle qu'elle ne me l'ayt commandé. - Et, comment voulez-vous, dit Leonide, qu'elle vous le commande, si eue ne vous voit point, si elle ne sçait où vous estes, voire si elle croit que vous soyez mort ? - Ah ! nymphe, s'escria le berger, qu'Amour est un puissant dieu ! Et tout ainsi que sans raison a bien trouvé le moyen de me bannir de sa presence, de mesme il trouvera bien avec raison le moyen de me rappeler quand il luy plaira. - Vous estes donc resolu, dit Leonide, de ne vous presenter à elle ? - J'eslirois plustost la mort, dit-il, et que toutes mes fortunes soient entre les mains d'Amour. A ce mot, il se leva pour changer de discours, et prenant la nymphe par la main, se vint asseoir au devant de la porte où il avoit roulé quelques gros cailloux. Mais quand elle le vit au jour, elle ne peut retenir ses larmes, le trouvant si changé, dont Celadon s'appercevant : N'en soyez point affligée, courtoise nymphe. Ce changement, dit-il, que vous voyez en mon visage, n'est qu'une marque d'un prochain repos. Il seroit ennuyeux de raconter par le menu tous leurs discours ; tant y a que quelques persuasions dont elle peut user pour luy faire changer ceste austere façon de vivre, elle ne peut obtenir autre chose de luy, sinon que si elle vouloit prendre la peine de le voir quelquefois, il le souffrirait. En fin le soleil estant prest à se cacher, elle fut contrainte de se retirer, avec promesse de le revoir bien souvent.



Silvanus joue de la cornemuse au pied d'un arbre, observé par Diane derrière un bosquet, à son tour observée par Astrée et Phillis, laquelle rampe pour n'être pas vue, sur le bord, Lycidas assiste à l'ensemble de la scène.